

Prendre son sort en patience

"Oncle Vania" de Tchekhov. Mise en scène de Jean-Pierre Ronfard. Décor de Germain. Eclairages de Vladimir Sveflovsky. Trame sonore de Félix Mirbt. Avec Fred Doederlein (Sérébriakov), Nonnie Griffin (Elena), Dana Ivey (Sophia), Myra Benson (Marla), Maurice Podbrey (Oncle Vania), Paul Craig (Astrov), Griffith Brewer (Téléguine), Nora Johnstone (Marina) et Vladimir Sveflovsky (un ouvrier). A l'affiche au Centaur Theatre.

par Martial DASSYLVA

Tchekhov occupe une place importante dans le répertoire théâtral universel et son oeuvre est à la fois l'une des plus originales, des plus déroutantes et des plus fascinantes qui soient.

À l'entracte de la production d'"Oncle Vania", qui vient de prendre l'affiche au théâtre Centaur, j'entendais une brave spectatrice dire à son mari que ce qu'elle venait de voir et d'entendre n'avait rien de théâtral, à cause surtout de l'absence de conflits violents et de tirades à l'emporte-pièce, comme dans la comédie traditionnelle.

Après de semblables réflexions, on aurait pu croire que la brave dame et son mari auraient profité de l'entracte pour filer à l'anglaise. Mais il n'en fut rien et tous deux reprirent bien sagement leurs sièges une fois l'entracte terminé.

Car en même temps qu'il déroule, le théâtre de Tchekhov fascine, pour la bonne raison qu'il nous permet de saisir tout ce qui se cache derrière les attitudes et les comportements les plus quotidiens et les plus routiniers. Et la poésie qui se dégage naît de cette attention aux détails qui est en quelque sorte la marque de commerce du célèbre dramaturge russe.

Celui-ci, on le sait, a toujours refusé les étiquettes et s'est toujours défendu de vouloir faire du réalisme ou du naturalisme. A D. Gorodetski, il déclara : "On exige qu'il y ait un héros, une héroïne, des effets scéniques. Mais, dans la vie ce n'est pas à tout instant que les gens se tirent une balle, se pendent ou font des déclarations d'amour. Et ce n'est

pas à jet continu qu'ils tiennent des propos intelligents. Le plus souvent, ils mangent, boivent, font la cour aux femmes ou disent des bêtises. C'est cela que l'on doit voir sur la scène. Il faut faire des pièces où les personnages vont, viennent, parlent, dînent, parlent du temps qu'il fait, jouent au whist, non parce que l'auteur le veut mais parce que c'est ainsi que cela se passe dans la vie".

"Oncle Vania", que plusieurs considèrent comme le chef-d'oeuvre de Tchekhov, et que l'auteur a décrit en sous-titre comme des "scènes de la vie de campagne" fournit un exemple parfait de l'art tchékhovien. Réduite à sa plus simple expression, l'action dramatique reflète les actes les plus ordinaires de la vie courante. On essaie de tuer le temps et l'on s'ennuie féroce, et la conversation des personnages témoigne de la grisaille de ces existences remplies d'occasions ratées, de desseins avortés et de rêves incertains. Les deux temps que l'on conjugue le mieux sont l'imparfait et le futur et, même là, personne n'est dupe du procédé.

Les explosions qui se produisent viennent de brèves collisions entre les individus, collisions qui permettent d'entrevoir un instant la tragédie de chacun d'eux et la profondeur de leur déréliction. Mais ces temps forts sont de courte durée et la routine quotidienne reprend vite le dessus.

Vania, par exemple, éclate lorsque son beau-frère, le professeur, fait part de son intention de vendre le domaine; Eléna, la femme du professeur, finit par avouer à Astrov les sentiments qu'elle lui porte.

Pourtant, ces incidents n'auront d'autre conséquence que de ramener chacun des intéressés à son point de départ. Après avoir tenté de façon ridicule de tuer son beau-frère, Vania se calme et promet de lui payer la rede-

vance habituelle; Sérébriakov continue à se gargariser de mots, et à écrire des traités sur l'art de vivre, lui qui soigne ses rhumatismes et ses maux de tête comme une mauviette capricieuse, tyrannise et embête tout le monde; Eléna, au nom d'un amour désincarné, accepte de perdre sa vie auprès d'un homme qui ne lui apporte rien; Astrov retourne chez lui, la tête pleine de réformes forestières, qui lui font oublier les désagréments de son métier de médecin; la vieille Maria, le nez dans ses éternels bouquins, n'arrête plus de souligner les passages intéressants; et Sophia, prenant sa laideur en patience, se remet à ses comptes et à la surveillance du domaine, un moment négligé.

La dernière réplique de la pièce, que Tchekhov prête à Sophia, résume bien la qualité de ce retour à la normale. "Nous allons vivre, dit Sophia. Passer une longue suite de jours, de soirées interminables, supporter patiemment les épreuves que le sort nous réserve. Nous travaillerons pour les autres, maintenant et jusqu'à la mort, sans connaître de repos, et quand notre heure viendra, nous partirons sans murmure, et nous dirons dans l'autre monde que nous avons souffert, que nous avons été malheureux, et Dieu aura pitié de nous".

Conclusion terriblement prosaïque, mais aussi plus vraie que les contes de fée et les fins heureuses des photoromans à trente sous.

Donnée dans un décor de Germain, où l'imagination supplée aux resserrements budgétaires, et dans une mise en scène discrète et nuancée de Jean-Pierre Ronfard, la production du Centaur est à classer dans la catégorie des productions honnêtes et convenables. Les comédiens recrutés pour l'occasion s'acquittent honorablement de leurs obligations professionnelles. Cela vaut pour tous, et en particulier pour Maurice Podbrey, qui interprète le rôle principal avec quelquefois des impatiences et des roideurs peu justifiées et des effets de voix agaçants, mais aussi avec une chaleur, une conviction et une vraisemblance qui finissent par être assez impressionnantes.